

Ciné-



Dans ce numéro :
JULES BERRY
le diabolique

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 48 - 24 juillet 1942

Hilde Krahl, une
artiste qui s'affir-
me et que nous
verrons prochain-
ement dans
quatre grands
films : La Fille de
la steppe. - Anou-
chka. - Sérénade du
souvenir. - La dou-
ce vie de Lena
Menzel.

Photo Tobis-Cinéma.



MICHEL ROUX à treize ans remplit une scène de music-hall

MICHEL ROUX, qui vient d'avoir treize ans, a remporté une brillante récompense lors du concours annuel des élèves du Cours Molière aux Ambassadeurs : le jury, au milieu duquel on reconnaissait MM. Henry Varna et Jacques Hébertot, lui a décerné le premier prix de music-hall.

Ce n'est pas seulement un enfant doué qui chante en s'amusant, c'est un petit artiste qui a la chance d'avoir des parents compréhensifs.

Sous la direction exclusive de Tonia Navar, Michel Roux acquiert une formation complète : il joue la comédie, apprend les classiques, le chant, la danse, il siffle, exécute des numéros de claquettes et s'est déjà fait remarquer dans de grands galas où il remporta de véritables triomphes.

Sa diction est impeccable, son abattage, son naturel extraordinaires, et il garde par sa formation très artistique la simplicité la plus charmante.

Michel Roux joint à tous ses dons celui très précieux du contact immédiat avec le public.

Gavroche, plein d'entrain et de fougue, Michel Roux se lance vers un brillant avenir.

(Ph. Harcourt.)

ntanés... Instantanés... Instantanés... Instantanés...

SERVITUDES

Noël Roquevert tournait récemment à Nice les extérieurs de « Dernier Atout », dont Jacques Becker termine actuellement la réalisation. Par suite du mauvais temps, l'horaire avait subi quelque retard. Un autre contrat rappelait d'urgence l'artiste dans la capitale. On acheva donc au plus vite ses premiers plans. Pour le reste, une doublure ferait l'affaire.

Notre artiste gagnait tranquillement la gare quand il fut rejoint par un régisseur essoufflé.

— Laissez-nous votre complet pour les records, cria-t-il.

— Mais je n'ai que celui-ci avec moi, gémit l'acteur.

— Qu'à cela ne tienne, on vous en prêtera un autre.

Notre homme fut déshabillé presque de force. Et voici pourquoi, il y a quelques jours, on eût pu voir la vedette effectuer à Paris un retour bien peu triomphal dans un costume trop large et trop long de toutes parts.

TRIBUNE LIBRE

Un club cinématographique comme il en a tant sév avant guerre. Grâce à l'héroïque énergie de l'animateur, les débats avaient tout de même fini par s'échauffer.

Alors, un spectateur assez surexcité se dresse et, catégorique, déclare que pour un homme intelligent le métier de metteur en

scène est, en France, le dernier des métiers.

Et de conclure en guise de péroraison : — On ne peut y réussir que si soi-même on n'est rien.

Alors, un comédien connu pour sa rude franchise de riposter froidement :

— Voyez donc, Monsieur, quelle belle carrière s'ouvre là devant vous !

TEMPÉRATURE

On se pressait aux dernières représentations de « L'Anneau de Sakountala » et comme l'on félicitait Pierre-Richard Willm de l'art si suggestif avec lequel il avait su rendre la couleur locale de l'œuvre de Pottcher, il répondit en ironisant :

— Le soleil y est pour beaucoup, croyez-moi. Rendez-lui grâce, plutôt qu'à nous. Quand nous avons commencé, les radiateurs donnaient à plein et tout le monde était gelé. L'Inde semblait alors bien lointaine et on avait du mal à suivre le poète, mais aujourd'hui qu'on ne sait plus comment s'habiller tellement on a chaud, on se met d'emblée dans la peau de nos personnages. Les thèmes sont de ce fait infiniment plus clairs, plus accessibles, et nos recettes montent en flèche !

Et de conclure en riant : — La couleur locale ? Ce fut surtout pour moi une question de thermomètre !

Il faut croire que P.-R. Willm consultait également le baromètre. Il a arrêté les représentations juste avant la pluie... et le froid.

(Photos Discina et Archives.)



Dans « Les Visiteurs du soir », Jules Berry incarne le diable.



Visage hallucinant...

...visage dur d'aventurier.



Jules Berry LE DIABOLIQUE

UN homme seul remonte les Champs-Élysées. Un homme voûté, dont le soleil s'amuse à projeter sur l'asphalte une ombre gigantesque et pointue... Il marche à pas lents, comme s'il craignait qu'un pas trop vif dérangeât le cours de ses pensées. L'œil éteint, l'œil au fond duquel est morte une lumière, un œil comme couvert de cendre.

Il va seul vers l'Etoile, sur le trottoir de gauche... le trottoir des solitaires, celui que fréquente Raimu, à l'abri du va-et-vient capricieux et superficiel qui scintille de l'autre côté... les vrais Champs-Élysées.

On vous dirait que cet homme s'appelle Jules Berry, vous ne le croiriez pas.

C'est lui, pourtant...

Il vit sur les habitudes prises ; il vit avec l'élan que sa prodigieuse carrière lui a donné. Pour un peu, il laisserait tomber sa réputation comme une auréole trop lourde...

— Je suis un vieux bonhomme, déclare-t-il avec une moue. Que voulez-vous dire sur moi ?

Et sa main retombe le long de son corps, alourdie par le poids de veines saillantes.

Jules Berry ne serait plus Jules Berry ?

Non, ce n'est pas possible ! Un tel homme ne s'effrite pas comme un vieil édifice. S'il creuse un fossé entre lui et le monde, s'il se pare d'un masque de fatigue pour déjouer notre curiosité, il est resté Jules Berry. Il est resté joueur, et c'est tout dire... Jules Berry joue. La vie pour lui est un prétexte pour jouer. Tout est un prétexte pour engager des paris. Aujourd'hui, il retraits ce qu'il a fait hier.

Il tournait des extérieurs aux environs de Paris. La pluie, comme cet été, condamnait les cinéastes à l'inaction. C'était désespérant. Un matin, quelques-uns d'entre eux, pour tromper leur désœuvrement, ramassèrent une centaine d'escargots. Jules Berry proposa de les faire courir... On choisit les plus légers. Les paris sont ouverts. On les met sur piste. Le départ est donné. On applaudit les escargots avec des feuilles de salade...

Une heure et demie après la course est levée.

Jules Berry, triomphant, s'écrie : — Maintenant, on mange les trotteurs.

Il y a du diabolisme dans ce trait. Du diabolisme ? Mais il y en a dans le visage de Jules Berry, dans ses gestes, dans sa voix, dans son caractère, dans ses rôles. Pas un acteur ne s'adapte mieux physiquement à ses personnages que Jules Berry.

Jules Berry, c'est ce Balthazar qui fait construire une tour devant sa propriété et qui la fait sauter parce qu'un jour elle lui masque l'horizon. Jules

Devant son adversaire ; il épie ses moindres gestes prêt à la riposte.



Apparition soudaine et terrible.

Berry c'est, dans *Le Mort en fuite*, celui qui combine une sinistre histoire d'assassinat et qui, pour un petit battage publicitaire, conduit son ami jusqu'à l'échafaud. Jules Berry, c'est le voleur de femmes, Jules Berry, c'est ce prestidigitateur dont la malice et les ruses perfides mettent à cran un adversaire. Jules Berry, c'était à lui que revenait d'office le rôle de Satan dans *Les Visiteurs du soir*. Jules Berry, le diabolique !

Diabolique jusqu'au bout des doigts. Avez-vous remarqué ses doigts ? Ils expriment les sentiments les plus divers : la violence, l'insolence, le mépris.

JEAN RENAUD.

(Suite page 15.)





(Photo Hartlingue.)

PAR un matin glacial, le transatlantique qui ramenait en France Irène Claire, l'une de nos plus populaires vedettes, accosta et quatre reporters photographes, venus de Paris, se lancèrent sur le pont supérieur à sa recherche.

A l'affût de la moindre publicité, un steward, que l'on n'appelait pas en vain le « valet des stars », les invita à le suivre et les posta à une entrée des coursives.

— Je vous l'amène, promit-il.

Ce fut alors que l'envoyé spécial de *L'Eveil* remarqua l'absence d'Alain Denis, son plus redoutable adversaire dans le métier.

— Nous l'avons bouclé dans sa chambre, ricana Jim, le correspondant du *Soir*, qui mâchait sans arrêt un bout de cigare dont le jus lui noircissait les dents.

— Ce n'est pas régulier, protesta Géo.

— Oh ! une petite vengeance !

— Qui te coûtera cher, sans doute !

Jim haussa les épaules. Il était sans scrupules, car jamais mésaventure importante ne l'avait frappé.

Soudain, il bondit en avant et braqua son appareil sur Irène Claire qui venait d'apparaître.

Un éclair de magnésium jaillit, suivi de trois autres. Puis ce fut un véritable feu d'artifice, au milieu duquel la jeune femme souriait. Le steward profita de cet instant pour lui remettre une gerbe de roses. Se faire photographier aux côtés des stars, après dix ans de service, n'était plus pour lui qu'une question d'habitude. Son office terminé, il se retira délicatement sur la pointe des pieds — son style était impeccable — et se pencha sur Jim : « Envoie-moi une photo », lui souffla-t-il. « Et quoi encore, grogna l'autre, mon smoking ! » Le steward, irrité, lui fit lâcher son appareil d'un coup de coude et s'éloigna vivement.

Mettant à profit l'incident, Géo saisit le chien de la vedette, un fox au poil dur, et le lui mit dans les bras, parmi les fleurs.

C'est pour la publicité des brosses à dents, ta photo ? railla Jim.

— Oui, je voudrais que tu t'en achètes une ! au moment où il allait prendre le cliché, un homme, de taille moyenne, plutôt trapu, le visage marqué par un monocle noir, le crâne entièrement chauve, empoigna Géo et le jeta violemment sur le côté ; puis il s'excusa et s'inclina devant Irène Claire. Il avait un sourire sans lèvres qui exprimait l'insolence et le dédain. On vit alors celui d'Irène s'estomper graduellement et disparaître.

— Bonjour, Irène, dit l'inconnu. Puis, d'un mouvement de tête, désignant les journalistes, il ajouta : « En voilà assez avec ces messieurs ! »

— Bien, fit-elle, descendons dans ma cabine.

Et sans plus s'occuper des représentants de la presse, elle s'enfonça à l'intérieur du navire, accompagnée de l'intrus.

Comme Géo s'apprêtait à les suivre, l'inconnu se retourna :

— Trop tard, mon ami, lui dit-il avec ironie. J'étais déjà assuré de l'exclusivité d'Irène avant la poussée de votre première dent.

Et il disparut derrière Irène Claire dans l'ombre de l'escalier. La sûreté qui émanait de cet homme, de ses gestes, de sa voix, la dureté

Grand roman cinématographique inédit par Marius ORCHIDÉE

de son regard avaient pétrifié Géo. Il regagna le pont.

Une pluie fine tombait maintenant, enveloppant le navire comme dans une brume blanche. A demi inconscient et troublé par son échec, marchant comme un aveugle, Géo se laissa prendre dans le va-et-vient précipité des passagers et des porteurs qui évacuaient le pont. Il arriva ainsi au pied de la passerelle et se heurta à quelqu'un qui montait à bord. C'était Alain Denis.

— Dépêche-toi, elle est dans sa cabine, lui cria-t-il joyeusement.

Mais Alain Denis, sans se soucier du renseignement, s'engouffra dans les profondeurs du navire.

Le reporter du *Parisien* avait réussi à se libérer. Il allait rattraper le temps perdu.

Parvenu dans le couloir qui donnait accès aux cabines de luxe, il interpella une femme de chambre :

— La cabine de Mlle Irène Claire ?

— En face !

Il frappa et entra. Son apparition jeta un masque de terreur sur le visage d'Irène. Mais avant qu'elle n'eut articulé un mot de protestation, il la photographia assise sur ses valises, le bouquet de roses gisant à ses pieds : « Merci, dit-il », et il s'éclipsa sans avoir remarqué la présence du personnage étrange qui avait, un instant auparavant, ravi la vedette à ses concurrents.

C'était du beau travail, vite fait et bien fait. Il pouvait se féliciter. A présent, il n'avait plus qu'à prendre Irène Claire à la sortie du paquebot.

Rien n'était plus facile. Il gagna le bas de la passerelle qui assurait l'évacuation du

pont supérieur et prit patience sous la pluie.

Il y a de l'obstination dans la patience, quand celle-ci n'est pas de l'inertie. Tout dans Alain Denis exprimait l'obstination, son visage carré, aux mâchoires fortement accusées, son corps charpenté comme une isba, ses gestes énergiques qui laissaient dans l'espace des traces profondes. Il était là, au pied de la passerelle, comme un barrage. Quand on s'en approchait, on ralentissait le pas.

Irène Claire descendit bientôt, encadrée de deux personnages cérémonieux comme des diadèmes. Un genou en terre, Alain Denis la coucha en joue. Il la voyait souriante dans son viseur. La photo serait excellente. Il appuya sur le déclencheur.

Les personnages qui encadraient Irène Claire étaient deux détectives privés engagés par son impresario pour veiller sur elle.

Une demi-heure après l'accostage, Max Lauret et Georges Glaieul s'étaient présentés à bord et Max Lauret avait décidé qu'elle ne prendrait pas le train transatlantique, mais le rapide de onze heures.

— Mon second vous accompagnera jusqu'à Paris, dit-il. Quant à moi, retenu ici par quelques affaires, je vous rejoindrai demain soir à l'Impérator.

Irène avait donc été la dernière à quitter le navire.

II

Une vedette est, aux mains de son impresario, ce qu'un cheval est au jockey. Elle obéit. Elle a renoncé à sa personnalité. Cette sorte d'esclavage, doublure inattendue de la gloire, lui pèse bien souvent.

Dans le rapide qui l'emmenait à cent à l'heure vers Paris, Irène Claire devait agiter de tristes pensées car elle était bien silencieuse, le visage tourné vers le paysage qui galopait le long du train.

du Concours

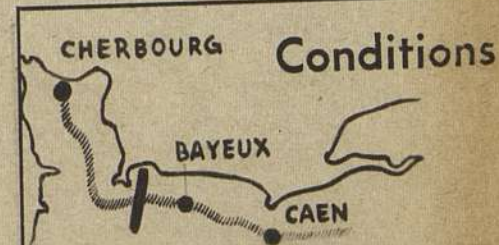
son ami bourlingue toute une nuit et empêche de dormir ; l'acteur qui tient ce rôle est Alerme ;

3) Les personnages principaux : la vedette, le commissaire de police, les détectives privés, le reporter photographe, le complice et l'auteur du rapt représentent des acteurs connus dont nous avons ETABLI LA LISTE. En supposant qu'on tire un film du roman, les rôles principaux seraient joués par ces acteurs. Pouvez-vous rétablir la liste établie en donnant à chaque personnage, le nom de l'acteur qui doit l'incarner ?

- | | |
|----------------------|---------------|
| 1 ^{er} prix | 1.000 francs. |
| 2 ^e — | 500 francs. |
| 3 ^e — | 300 francs. |

Et de nombreuses places gratuites pour quelques cinémas de Paris et de province.

Question subsidiaire : Combien de lecteurs donneront-ils de réponses exactes à la 3^e question ?



Ce roman s'inspire des scènes les plus typiques des films de la saison et les personnages qui l'animent sont des acteurs de ces films.

Les lecteurs devront :

1) Dire de quels films ont été tirés certains épisodes du roman ;

2) Certains personnages épisodiques du roman étant empruntés à des films récents, dire quels sont ces films et quels acteurs tenaient ces rôles. Prenons un exemple : Georges Glaieul correspond à un des personnages de « Dernière Aventure », que



Son garde du corps, Georges Glaieul, assis en face d'elle, dormait. Noceur invétéré, dès que le service lui accordait une soirée, il en profitait pour enfiler son habit et gagner une boîte de nuit. Mais l'autre soir, un coup de téléphone de son patron l'avait arraché à une orgie déjà bien entamée pour l'expédier à six cents kilomètres de Paris. De là, il avait rejoint Max au débarcadère. Il n'avait donc pas eu le temps d'enlever son habit... ni de dormir.

Irène lui accordait de temps à autre un regard et se retenait difficilement de sourire, car Georges Glaieul dormait comme un gros bébé, les joues roses et les paupières gonflées.

Celui-ci ne vit pas la vedette se lever soudainement et quitter le compartiment.

Ce fut le sifflement strident et prolongé d'un rapide passant sur la voie opposée qui interrompit son rêve. Il rêvait sans doute d'un bon lit et de la possibilité de pouvoir s'y étendre de tout son long.

A son réveil, il fut stupéfait de constater qu'Irène n'était plus assise en face de lui. Il se frotta les yeux, examina le compartiment comme s'il allait la découvrir sous la banquette ou dans un filet, passa dans le couloir et s'étonna de le voir si long et si désert...

Machinalement, comme un somnambule, mu par une force qui le dépassait, il enfila le corridor d'un pas traînant, jeta un coup d'œil alangui dans chaque compartiment, et arriva au bout du wagon sans avoir rencontré la vedette. Elle était peut-être attablée au wagon-

restaurant. Il s'y rendit. Elle n'y était pas. Prenant peu à peu conscience de la réalité, l'inquiétude commença à le gagner. Il parcourut le rapide de la tête à la queue, précipitant son allure et devenant plus nerveux à mesure qu'il approchait des derniers compartiments.

Au dernier, il fut pris de panique. Irène Claire n'y était pas. Irène Claire avait disparu.

Il lança un regard désespéré du côté des lavabos. Pourquoi pas ? Un bon policier doit tout supposer. Au reste, il n'avait plus que cette hypothèse avant d'envisager le pire.

Malheureusement, tous les lavabos étaient libres. Ce n'était plus un incident banal, mais grave, très grave. Georges Glaieul se jeta sur le signal d'alarme.

(A suivre.)



Ph. N. de Morgoli
et Eclair-Journal

Les Films..



Quelle est cette blanche apparition? Rêve ou réalité? Micheline Presle dans *La Nuit Fantastique*.

Une scène tragique de *L'Enfer blanc*.



L'ENFER BLANC

Le mont Palu, glacier inaccessible qui a plus d'un meurtre à son actif, est le héros immuable et majestueux de ce film d'Arnold Frank. Un petit scénario, qui n'a pas d'autre intérêt, en somme, que de lier les images immaculées dont il est fait, nous entraîne à la suite de trois audacieux montagnards — une femme et deux hommes — à l'assaut du sommet inviolé.

SOYEZ LES BIENVENUS

Ce film est formé d'une suite de scènes fort réussies et qui doivent autant à l'esprit qu'à l'imagination fertile d'Yves Mirande qu'à la qualité de l'interprétation. André Lefaur, Jules Berry, Lucien Baroux entre autres y dépensent une verve bien séduisante.

Le tout est relié par une action qui n'a malheureusement pas grande importance et qui ne donne pas au film un bien grand attrait. C'est dommage!

Jacques de Baroncelli l'a mis en scène fort convenablement et l'on profite des talents divers et agréables de nombreux artistes, Gabrielle Dorziat, Pierre Larquey, Simone Berriau, Jean Mercanton, Claire Jordan et, dans de trop rapides apparitions, Carlette et Delmont qui animent cette histoire située au début de la guerre et dont la bonne humeur ne laisse pas prévoir la douloureuse tragédie qui nous guettait.

Les scènes de la mobilisation dans un petit village de l'Eure et l'arrivée des réfugiés venus de Paris forment le fond du film. Le scénariste a mis son émotion

LE LIT A COLONNES

Rien n'est plus sympathique qu'un film qui tente de s'écarter des sentiers battus, d'éviter les formules courantes, de fuir le tout-venant, d'échapper à la confection. Le *Lit à colonnes* y parvient. En choisissant cette histoire empruntée au roman de Louise de Villemorin et qui ne ressemble à aucune autre, ses producteurs ont joué une partie. Je leur souhaite de la gagner.

Pourquoi ne la gagnaient-ils pas? Leur film est intéressant, pittoresque, imprévu. Ce sont des qualités qui ne sont pas négligeables. Son défaut est l'incertitude. On a l'impression qu'il ne sait pas sur quel pied danser. Il ne reste pas assez dans la vérité pour être réaliste. Il n'a pas assez de mystère ou de verve pour être fantastique ou caricatural. Il en résulte une certaine confusion. Le personnage éthéré du prisonnier épris de musique est trop différent dans son essence même du réaliste directeur de prison qui le fait travailler afin de lui dérober sa musique, de la signer et de se faire passer pour « un artiste ». On



en sourdine et a traité cela joyeusement. Yves Mirande n'est pas auteur à se laisser attendrir longtemps.

C'est pourquoi, bien que, pour ainsi dire, sans intérêt dramatique — car l'idylle qui unit les lèvres, puis le cœur, et finalement l'existence du fils du châtelain et de la fille du métayer ne peut prétendre nous passionner longtemps — « *Soyez les bienvenus*! » n'ennuie à aucun moment et amuse souvent.

Larquey nous revient dans *Soyez les Bienvenus*!

Fernand Ledoux joue le rôle d'un directeur de prison dans *Le lit à colonnes*.

Photos R. A. C.
P. L. F. - D. P. F.
Synopsis.

...de la Semaine

LA NUIT FANTASTIQUE

Si réellement la fortune sourit aux audacieux, les réalisateurs de « *La Nuit fantastique* » doivent y trouver leur compte. Ils ont osé rompre avec l'habitude et le laisser-aller et ont fait un film qui rend un son neuf.

Marcel L'Herbier lui a procuré l'appoint d'un métier rompu à toutes les difficultés d'un art qui ne craint pas d'aller de l'avant. Aux trouvailles visuelles, il a adjoint les trouvailles sonores qui participent à la création de l'ambiance particulière dans laquelle se déroule l'étonnant scénario dû à Louis Chavance.

L'idée est amusante et ingénieuse. Il ne s'agit pas d'un rêve mais d'une aventure fantastique qui advient à un jeune homme poursuivi par une idée fixe et qui croit rêver. Ainsi osera-t-il accomplir des actes qu'il eût certainement évités en temps normal et arrachera-t-il une jeune fille aimée des pattes malintentionnées d'escrocs prêts à tout pour s'emparer d'un certain héritage.

Cela s'entoure d'événements extraordinaires se précipitant à la suite les uns des autres et d'une atmosphère étrange où la magie trouve son emploi et qui persuade aisément le héros de cette histoire qu'il est bien le jouet d'un rêve. La fin, sans doute, est laborieuse et fait appel aux pires procédés du vieux théâ-

tre. Mais nous sommes, ici, en pleine fantaisie, une fantaisie dont les débordements mêmes créent le « climat » du film et qui donne à toutes choses un aspect sympathique. Les curieux décors de René Moulart et Marcel Magniez et la spirituelle partition de Maurice Thiriet aident à créer l'impression voulue par l'auteur.

Fernand Gravey est l'étonnant animateur du film. Son talent multiple et séduisant s'y ébat à l'aise et fait miroiter les mille facettes d'un esprit qu'on ne prend jamais au dépourvu. A ses côtés, Micheline Presle, vive et adroite comme une chatte, est toute grâce et toute finesse; Charles Granval est remarquable dans un rôle d'aveugle doué de double vue et Saturnin Fabre trouve magnifiquement l'occasion d'employer ce que ses dons si particuliers contiennent de satanique. Mais il y a aussi Marcel Levesque, Bernard Blier, Michel Vitold, Jean Parédès, Christiane Néré, Zita Fiore, Roger Caccia et Marguerite Ducouret qui tous sont fort bons.

Ils ne réussiront pas dans leur tentative, et, après avoir souffert, pendant trois jours entiers, du froid, de la faim et du désespoir d'être délivrés, deux d'entre eux seront sauvés grâce au concours d'un avion, tandis que le troisième mourra sur les lieux mêmes où sa femme mourut quelques années auparavant.

C'est très émouvant. Le décor, qu'animent de multiples avalanches et de périlleuses ascensions, est grandiose, et les évolutions de l'avion d'Ernest Udet au-dessus de la montagne sont saisissantes. Leni Riefenstahl, Gustav Dresse et Ernest Petersen en sont les interprètes.

Ce spectacle de documentaires nous offre aussi un reportage sur Siwa, oasis perdue au milieu du désert africain.

Tout cela est bien fait et l'on reconnaît la voix de Habib Benqlia qui, avec Amina Mohammed, dit le commentaire.

Le film de J.-C. Bernard sur « *Normandie* » nous fait visiter le paquebot qui fut le plus beau du monde. C'est rapide, mais on a plaisir à revoir le grand bateau dont, à juste titre, la France entière était fière.

a l'impression d'un duo écrit pour harpe et cornet à piston.

Mais l'originalité du sujet, jointe à la parfaite mise en scène de Roland Tual, qui apparaît comme un réalisateur habile, et à l'interprétation, fait de cette production, dans laquelle l'attrayante musique de Jean Françaix tient une place importante, une des œuvres les plus attachantes du moment.

Fernand Ledoux y fait une composition tranchante comme une lame de rasoir et qui donne froid dans le dos à force de dépasser la réalité. C'est de l'art suraigu. Autour de lui évoluent d'excellents artistes tels que Valentine Tessier, Odette Joyeux, fraîche comme une source, Pierre Larquey et la pittoresque Mila Parély. Georges Marchal est charmant et on a plaisir à revoir Emmy Lynn, grande vedette du film muet. Michèle Alfa ne fait qu'une courte apparition. C'est suffisant pour lui permettre d'affirmer son talent. Cela n'est pas assez pour le public.

Mais pourquoi avoir fait un violoniste de Jean Tissier qui ne sait pas tenir un archet alors qu'il semble très bien jouer du piano? Il ne nous offre pas moins sa délicieuse fantaisie à profusion. Quant à Jean Marais, il prête à un physique énergique des airs de chien battu et une voix résignée qui accentuent ce que son personnage peut avoir de faux. Un peu plus de vigueur — et il n'en manque pas — eût pu sauver le rôle.

Didier DAIX.





AIRS CONNUS Auteurs méconnus

Il est dit souvent qu'un film fait la gloire d'une chanson, de même qu'une chanson fait le succès d'un film ; il arrive d'ailleurs, parfois, que les deux aillent de pair. Si bien que, lorsque l'on nomme le titre d'un film devant vous, en même temps que l'image des principaux interprètes, une mélodie vous vient en mémoire. Prenons, si vous le voulez bien, deux cas particuliers récents : « Bel Ami » et « Allo Janine ! » dont les airs sont rapidement devenus des sortes de « scies à la mode » — ce qui est toujours, en l'occurrence, la rançon de la célébrité. Pour « Bel Ami », vous pensez immédiatement à Willy Forst et dans votre tête commencent à tourbillonner les notes et les paroles de « Bel Ami !... Bel amant !... » etc. ; quant à « Allo Janine », inutile de dire qu'il en est pareillement avec Marika Rokk et le couplet qui commence par « Ça m'est égal la fortune... ». Mais il est une chose que vous avez

sûrement oubliée, ce sont les auteurs de ces deux charmantes chansons, qui vous ont conquis, comme elles le feront sans doute plus tard, des amateurs de musique légère de notre époque. Aussi, pour réparer cette injustice, je vais essayer de vous les présenter afin que leur portrait et leur œuvre restent dans votre souvenir.

Le premier, l'auteur de « Bel Ami », est un Poméranien solide, musclé, aux cheveux toujours en broussaille. Comme tous les créateurs, il donne à ses ouvrages la marque du paysage d'où il sort. Theo Mackeben est un interprète de la vieille paysannerie attachée au sol des forêts, des champs fertiles de son pays limité par la mer. Chacune de ses compositions, qu'elle traduise des événements dramatiques ou qu'elle obéisse à la muse légère, est profondément enracinée dans les traditions du peuple ; et

à travers l'action, met davantage en relief les personnages agissants et nous les rend plus tangibles par leurs sentiments, par leur souffrance et par leur joie.

Malgré la conviction acquise que la musique ne doit être employée fortement qu'aux endroits sans dialogue, Mackeben a toujours trouvé une forme qui témoi-

Rythme moderne... Une scène caractéristique de *Cinq millions* en quête d'héritier.



Heinz Rühmann et Leni Marenbach, danseurs excentriques dans *Cinq millions* en quête d'héritier.

c'est pourquoi elle remporte ce succès international.

Rappelons-nous seulement la musique des films « Die sagd nach dem Glück », « Liebe », « Tod und Teufel », « Pygmalion », « Viktoria », « Der Student von Prag » et... « Bel Ami », et nous reconnaitrons toujours les lignes fondamentales de l'apport musical de Mackeben. C'est un dramaturge de la musique, il sait la réunir au film avec une entité parfaite. Il construit des ponts musicaux

§ : « Bel Ami, bel Amant — Musique, musique... »

gné d'une haute musicalité. On doit déborder d'idées lorsqu'on doit trouver une forme musicale d'une durée de quelques secondes et qui, malgré cela, est typique pour ce film et pleine de charme. C'est en cela que l'on reconnaît la volonté de Mackeben de lier en une forme parfaite l'image, la langue et le monde des idées.

On pourrait définir Peter Kreuder — qui est le second compositeur allemand du film qu'il vous faut connaître — comme le compositeur du voyage, et ceci est justifié. Il y a quelques années, il fonda un petit orchestre, « Le Rythme Kreuder », qui est devenu rapidement populaire dans toute l'Europe. Comme peu d'auteurs de musique légère, il a attrapé le rythme de l'époque, et nous nous en rendons compte surtout dans ses musiques de film : « L'Ange bleu », « Peter Voss der Millionendien », « Mazurka », « Allotria », « Burgtheater », « Allo Janine », « Cora Terry », « Musique de Réve », etc. C'est un chercheur, et il le restera toujours, car il sent en lui la force de créer quelque chose de plus grand.

(Photos Tobis-Cinéma.)

Musique de rêve...
images de rêve,
tout le charme
léger de l'opérette
nouvelle...

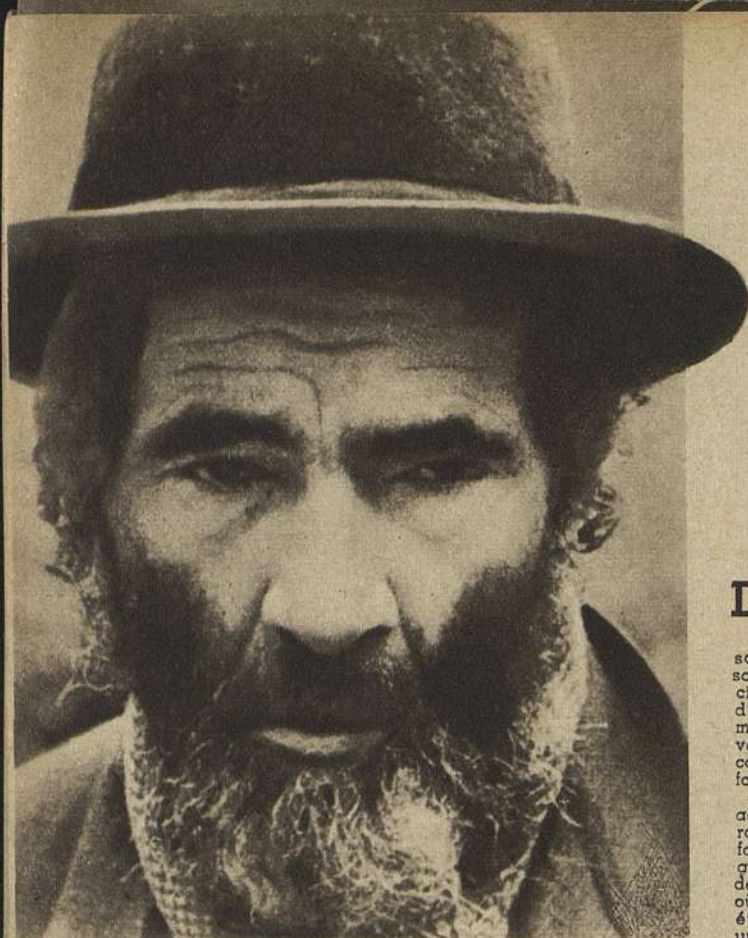


Pour caractériser les nombreux côtés de son talent, disons qu'il a écrit la musique du « Songe d'une nuit d'été » de Shakespeare en 1921, la musique pour « Les Brigands », de Schiller, qu'il fit en 1933 ; et son œuvre de jeunesse, l'opéra-comique « Der Zerrissene », qui a été créé à l'Opéra de Stockholm.

Il serait faux de vouloir juger Kreuder d'après ses airs à succès ; il s'est peut-être laissé prendre corps et âme par le rythme de la danse, mais en lui sommeille quelque chose qui a seulement besoin d'être éveillé pour se montrer sous un jour complètement nouveau. Si l'on a été une fois à l'un des nombreux concerts de Kreuder, on comprend qu'il y a un Kreuder de la musique classique, éparpillée occasionnellement.

Il semble qu'il veuille dire : « Je vous offre une nourriture légère, mais vous devez prendre en même temps quelque chose de plus consistant. Aussi peu à peu je vous habituerai à accepter aussi volontiers, et même plus, du Mozart, du Schubert, du Schumann, que mes parodies sur Lehar ou Linke ! »

Guy BERTRET.



Une image caractéristique du fils d'Israël.

UN film de court métrage avait été projeté sous ce titre au cours de l'Exposition « Le Juif et la France », au Palais Berlitz. Celui qui nous est offert aujourd'hui est une version plus importante du même problème. Il en a utilisé les images ; mais en y adjoignant d'autres scènes, en l'étoffant de documents inédits, les réalisateurs en ont fait une œuvre nouvelle qu'il faut voir si l'on veut juger dans toute son ampleur le problème juif.

La connaissance que nous en avons est en effet limitée pour nous à l'aspect physique, à la forme extérieure que revêtent en France l'individu et le caractère juifs. Nous ignorons

Le Péril Juif

DOCUMENT

D'ACTUALITÉ

sous cette image évoluée, le visage réel d'une race aussi soucieuse de garder intacts au fond d'elle-même ses traditions et ses mœurs, qu'habile à voiler sa véritable nature sous un placage qu'il n'est pas toujours facile de déceler.

Le Juif de France est un adopté. Pour bien saisir le caractère de la race d'Israël, il faut aller en Algérie, en Pologne, dans les ghettos des grandes villes d'Europe centrale, là où le Juif est demeuré ce qu'il était hier, comme on examine une plante à l'état nature, avant que des greffes habiles en aient modifié l'aspect.

C'est le grand intérêt d'un film comme celui-ci de nous permettre de pénétrer au cœur même de l'âme juive, de nous révéler sans indulgence, comme sans parti pris, les étonnantes coutumes, les rites, les traditions qui se perpétuent de nos jours, et dont l'amoralité, le cynisme ou la cruauté révoltent tous les gens de cœur.

En ce sens, *Le Péril Juif* constitue un document dont l'importance ne saurait être mise en question. Les scènes prises en Pologne, comme des exemples types de la vie des Juifs, seront, pour beaucoup de spectateurs, une révélation. Mais les réalisateurs ne se sont pas contentés de ce côté pittoresque de la question. Ils ont su

montrer aussi à l'aide de graphiques, de bandes tournées par des Juifs eux-mêmes, l'inquiétante expansion d'Israël à travers le monde et le secret de sa réussite. Et l'on assiste au pullulement, à l'emprise des Juifs sur les continents, dans tous les domaines, guidés sur le plan matériel par l'appât de l'argent, sur le plan moral par la désagrégation sournoise de ce qui fait la vraie grandeur, la vraie beauté de l'homme.

Les résultats de cette immigration juive dans la littérature, les arts, le cinéma, nous avons pu les juger chez nous, au cours de l'entre-deux guerres. Ils étaient un acheminement vers la pure décadence, non seulement des formes, mais des esprits auxquels celles-ci s'imposaient. Et l'on ne saurait trop féliciter les auteurs du *Péril Juif* d'avoir achevé leur film par des images en opposition qui, des chefs-d'œuvre antiques aux gestes actuels du travail humain, disent mieux que tout commentaire ce qu'il importe de sauver du *Péril Juif*.

M. O.

(Photos Tobis.)

Les Juifs de certains ghettos portent encore le costume de leurs pères.



Dans une synagogue de Pologne, au cours d'un office...

LIZZI WALDMÜLLER

*La Vedette
à la
Rose*



C'EST grâce au metteur en scène Willy Forst que la trépidante Lizzi Waldmüller nous fut révélée dans son film « Bel-Ami ». Connaissant le don inné de Willy Forst dans l'art de découvrir de grandes vedettes, nous étions sûrs déjà des qualités de Lizzi Waldmüller avant la projection de « Bel-Ami », car après avoir vu son essai cinématographique, le lyrique viennois s'était écrié :

— La gracieuse légèreté de cette jeune femme peut être comparée à un pastel aux tonalités douces et harmonieuses... saupoudré de paprika !

En effet, avec ses grands yeux dans un visage délicat, sa souplesse de liane, Lizzi Waldmüller est toute harmonie. Elle semble, quand elle danse, ne pas toucher le sol.

Sa voix est l'expression même de la gaieté, d'une gaieté frémissante et jeune.

C'est avec une certaine réticence cependant qu'elle suivit le conseil unanime de ses amis, de tenter sa chance dans le cinéma.

— Cela va trop lentement, et il faut trop de fois recommencer les mêmes scènes sans être en contact avec le public ! disait-elle.

Et même à l'heure actuelle, après le succès de ses créations dans « Bel-Ami », « Le Mariage de Casanova », « Musique de Rêve », « Folles Nocturnes », etc., elle regrette toujours « l'époque où chaque soir elle communiquait dans la joie avec son public » ; aussi, chaque fois que ses contrats lui en donnent l'occasion, Lizzi Waldmüller, vedette de cinéma, retourne vers le music-hall et l'opérette, ses premières et éternelles amours.

Jean GEBE.

(Photo Tobis.)



...Une grande chambre bohème où l'on travaille et rêve...

L'IDEE de ce reportage me vint en flânant sur le boulot Mich' aux heures où tant de cinés permanents absorbent et rejettent sur le trottoir un flot d'étudiants et d'étudiantes en rupture de cours, ou de « T. P. ». C'est ainsi qu'on peut surprendre sur le vif à la sortie du spectacle les commentaires sur tel film ou tel acteur. Je résolus d'en savoir plus long.

Rue Jacob. Une sympathique pension de famille. Au troisième étage, une grande chambre-bohème inévitablement refuge des Beaux-Arts et des Belles-Lettres. Marcelle et Robert Denise — 20 à 23 ans.

— Voilà, dit Marcelle, ce qui m'intéresse dans le cinéma en tant qu'artiste, ce sont évidemment les effets d'éclairage et de lumière. Le jeu des lumières et des ombres modèle un visage comme je le fais avec ma terre glaise.

Dans la salle de garde, en attendant les plats, on plaisante et on discute...



...Le cinéma n'est pas l'un des moindres sujets de conversation de cette jeunesse.



Mais l'heure du travail va sonner. Mettons les bouchées doubles.



(Photos Ciné-Mondial)

De la FALUCHE au CINÉMA

Robert, lui, est plus prosaïque, le cinéma n'est pour lui qu'un moyen d'évasion :

— Lorsque j'ai « séché », dit-il, toute la matinée devant un antique, je trouve reposant d'aller voir Fernandel ou Michel Simon !

La salle d'un hôpital psychiatrique dont le nom évocateur de tous les désordres du cerveau ou des nerfs est bien plus que centenaire.

En fait, une salle de garde ne justifie son renom et sa réputation qu'au moment où les internes se retrouvent ensemble.

Je risquai timidement :

— Vous aimez le cinéma ?

Aussitôt, flairant un piège, tout leur dynamisme truculent tomba et je ne recueillis d'abord que des gestes évasifs, quelques hochements de tête, voire quelques sourires dédaigneux ou désabusés. Puis, l'un après l'autre, ils se décidèrent :

— Oui, bien sûr, comme tout le monde...

Peu à peu, la discussion s'anima.

On devrait faire mieux, si on ne flatterait pas dans un but sans doute commercial, le goût trop souvent désastreux du grand public.

Oui, renchérit un autre, il ne devrait pas y avoir des films pour tous les goûts, seul le bon goût existe et mérite d'être servi. Surtout pas de théâtre filmé avec toutes ses longueurs. Pas de mélo. Mais des sujets simples, vrais, humains, tirés avec sobriété.

Puis, au fond, voyez-vous, nous ne sommes pas difficiles. Nous demandons seulement au cinéma quelques heures d'heureuse détente, nous permettant d'oublier un peu la misère humaine au milieu de laquelle nous vivons.

Je sens que c'est le mot de la fin ; je me lève quand un brun aux cheveux frisés se précipite, son regard clair devenu subitement sombre :

— Ah ! important ! s'écrie-t-il. Notre vœu à tous pour 1942 : que l'esprit swing, maladie délirante et épidémique et que nous traitons d'ailleurs ici sous un autre nom, n'envahisse pas le cinéma et les studios.

— Alors, qu'est-ce qu'on fiche ce soir les amis ?

— Ben... on va au ciné, bien sûr !

Andrée NICOLAS.

Ce jeune étudiant songe-t-il à sa dissertation... ou aux beaux yeux de Danielle Darrieux ?



Une scène dramatique de Judex, tournée dans le port de Saint-Raphaël.

VII. — LA MORT DE LA VAMPIRE, ou UN COUP DE PISTOLET TRAGIQUE.

MAIS pour maintenir cette place de vedette, je devais mourir d'un coup de pistolet : c'était le dernier épisode.

Il était huit heures du matin, comme Mlle Zouzou Lagrange, jolie débutante, entraînait, en qualité de policière, dans la fin des Vampires.

Depuis la visite au préfet de police, une armée de jolies policières entraînait en jeu. Mlle Zouzou était élève du Conservatoire, et, je crois, peu préparée à mes aventures de bandit.

Sur le plateau, Feuillade tenait en main un revolver d'ordonnance, vieux modèle, large, lourd, d'énorme calibre.

Vous avez la main bien petite, mademoiselle Lagrange ; c'est pourtant avec ça que vous devez tuer Musidora — Irma Vep. Essayez de manier cette arme !

Zouzou sembla apeurée, puis dégoûtée. — Voilà la gâchette. Tirez... mais ne tirez pas sur vos pieds... Mademoiselle Zouzou, tirez devant vous, là, tout droit... il n'y a personne, allez-y. Un revolver, voilà comment ça se tient !

L'arme refusa de partir. Un machiniste « roi des puces » hulla et essaya. Une détonation retentit, et on recommença la « leçon de pistolet » à Mlle Zouzou.

Je m'informai :

— C'est pour qui, ce futur coup de feu ?

— Pour toi... on te tue... enfin !

— M. le Préfet sera bien content !

— Pour te tuer, j'ai choisi Mlle Lagrange, dite Zouzou, du Conservatoire, s'il te plaît... Elle va se charger de l'exécuter proprement.

« Roi des Puces », amène une plaque de tôle ! On ne prend jamais trop de précautions avec ces engins-là !...

La plaque de tôle fut assujettie, le revolver bourré, chargé à blanc, graissé. Zouzou tira à un mètre cinquante de la plaque.

— Boum ! dit le pistolet.

— Voyons ! demanda Feuillade.

La plaque de tôle était criblée de trous, une véritable écumoire.

— Je l'ai échappé belle... encore une fois !...

Mademoiselle Lagrange, mettez-vous comme ceci de profil, vis-à-vis de l'appareil, vous tricherez un peu, vous viserez devant Musidora, mais à l'écran, ce sera parfait.

Feuillade indiqua ma place en retrait. Deux bons mètres nous séparaient. Je pouvais être assurée de n'être même pas effleurée.

La scène à jouer était la suivante : je me

débatteis entre deux policiers, affreusement menaçante, je bondissais sur elle. Pauvre Zouzou... mais en état de légitime défense, la policière traitait.

Hélas, intimidée, impressionnée, Zouzou, sachant que ce pistolet trouait une épaisse plaque de tôle, entendit sans broncher le : « On tourne », mais dès que le moulin à images ronronna, la main de Zouzou trembla ; comme je me jetai sur elle, elle tira à bout portant, en plein cœur, directement, sans s'occuper du truquage... Je tombai, hurlant de douleur, me débattant, toute la poitrine criblée de déchirures, piquetée de mille érosions, et le sang perlant légèrement par endroits.

Je fus quinze jours sans pouvoir me décoller.

— Ah ! la machine... Sacrée Zouzou !... gronda Feuillade. Ces débutantes, ça n'a peur de rien !

Mais si, monsieur Feuillade, j'ai eu peur de faire mal à Musidora, et ma main a tremblé, et le coup a dévié dans le tremblement. C'est la peur de faire mal qui m'a fait peur. J'avais vu la plaque de tôle, vous comprenez !...

Sans rancune, dis-je à Zouzou, il faut bien un commencement à tout. C'est égal, si j'avais été à genoux, j'aurais eu les yeux crevés... et ça, je ne vous l'aurais jamais pardonné. Mes yeux... c'est mon gagne pain à l'heure actuelle.

Et je lui coulai mon plus féroce regard de vamp... histoire de rire.

Le photographe nous montra une photo : j'étais sur une voiture.

Voyez, mademoiselle Zouzou, la semaine dernière, j'ai eu encore chaud... j'ai dû sortir de cette auto en marche et, pour me sauver, me jeter par terre ; mais, dans le scénario, j'ai été rattrapée à temps (j'avais chloroformé au préalable je ne sais plus qui) ; je me suis vue ligotée, ficelée, boudinée, étalée en travers de la grande route de Montgeron, en pleine forêt. A l'entour, les gens d'un petit café-buvette crurent à un attentat véritable. Ils sortirent pour voir de plus près, mais sans se compromettre. On ne sait jamais !... Le coupé arriva droit sur moi. L'un d'eux, plus courageux que les autres, cria :

« Arrêtez, arrêtez, il y a un corps sur la route. »

Alors, l'auto freina, dérapa superbement, et fit le plus admirable tête à

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Danseuse aux Folies-Bergère, Musidora a été remarquée par Feuillade qui l'engage aux côtés de Navarre, le créateur de « Fantomas ». Elle commence par le giffier au cours d'une scène. Le lendemain, elle se laisse glisser du haut d'un toit et reste suspendue dans le vide pendant plus de deux minutes. Puis elle subit l'éclatement d'une bombe en plein studio. La voici à Marseille où elle va devenir vampire... Et c'est le retour à Paris... Feuillade lui fait exécuter Jean Ayme à coups de revolver. Quelques jours après, elle passait sous un train de cinquante-deux wagons, puis, montrant un esprit de décision remarquable, sauva les Vampires que le préfet de police voulait interdire.

queue, à un mètre de mes épaules ! « Cette toute petite scène avait été tournée, l'appareil caché dans les arbres. Le courageux passant joua son rôle ; il fut pris sur la pellicule. »

Après, on lui expliqua que le « tête à queue » était prévu dans la scène, mais qu'on n'avait pas prévu son intervention benévole. Comme elle ne nuisait pas à la vérité, au contraire, Feuillade avait laissé cet acteur improvisé, et qui jouait si vrai.

Les gens du café demandèrent le titre du film, et promirent de venir voir Les Vampires, mais ils s'étonnèrent qu'il faille faire autant de choses dangereuses pour gagner sa vie.

Vous voyez, mademoiselle Zouzou... n'ayez pas de remords !

Je n'ai pas de remords, mais véritablement, je crois que j'aimerais mieux jouer à la Comédie-Française, plutôt que de tourner dans ce genre de films !

Les affiches grandissaient mon nom, et avec elles, la réclame parlait. Les journaux publiaient des placards. Mais rien ne vaudra pour moi comme réclame les paroles du p'tit gars du café-buvette, sur la route de Montgeron :

Tu vois, la d'moiselle qu'est là, en chair et en os, elle tourne au cinéma, et c'est pas du chiqué, j'ai vu comme je te vois, et elle était par terre, ficelée ; et l'auto lui fonçait dessus, à pleins gaz, et à un mètre. Qu'est-ce que je dis, à un mètre, même pas, à cinquante centimètres au poil, et il y a eu un de ces dérapages maouss !...

Zouzou Lagrange m'ayant tuée, j'avais gagné un peu de repos. Ma vie théâtrale s'intensifiait, mais ceci est une autre histoire... Je ne veux parler que de ciné.

Irma Vep défunte, il fallait au public fidèle, une autre mauvaise garce. C'est alors que Feuillade m'engagea pour Judex. Mais la vamp était morte.

FIN

La Vie d'une Vamp

par
MUSIDORA

(Ph. Archives)

Trois femmes aiment CHARLES TRENET commande à l'orage et voue à la destruction la robe d'Annie Ducaux

Après « Romance de Paris », qui fut pour le populaire chanteur un si brillant succès, Charles Trenet va reparaitre à l'écran dans un nouveau film de Jean Boyer : « *Frédérica* », inspiré d'une pièce encore inédite de Jean de Létra.

Dans un rôle comportant tout spécialement son tempérament, Charles Trenet incarnera un poète musicien dont le charme et le talent attireront toutes les femmes. On cite parmi les « victimes », Elvire Popesco, Jacqueline Gauthier, Suzet Mais, qui fera ainsi sa rentrée à l'écran.

La musique, composée par Charles Trenet, comprend deux chansons nouvelles qui, à l'acoustumée, seront bientôt sur toutes les lèvres.

Et la chanson, maîtresse incontestée du musicien, triomphera de toutes les victimes féminines !...

Le Coin du Figurant

Cette semaine, au studio :
Saint-Maurice : *Les Visiteurs du Soir*. Réal. : M. Carné. Régie : Pauly-Dis-
cina. — M. La Souris. Réal. : G. La-
combe. Régie : Pillion-Richebé.
Epinay : *Une Étoile au Soleil*. Réal. :
A. Svoboda. Régie : Hérol-Ind. Ciné.
François-1^{er} : *Les Affaires sont les Af-
faires*. Réal. : J. Dréville. Régie : Pari-
taire-Moulins d'Or.

Charles Trenet a-t-il écrit
une chanson avec un pin-
ceau ? On sait que Tre-
net est un peintre en son
genre.



Pendant une longue scène de *Pontcarra*, Annie Ducaux, seule à l'inter-
préter, ne prononce pas une syllabe.
On se croirait revenu au temps du
muet, si la discipline acquise, l'obéis-
sance au feu rouge devenue instinctive,
ne plaient pas les personnes présentes
à leurs lois.
« On tourne », dit le metteur en scène.
« Silence », hurle un machiniste.
« Moteur », reprend le metteur en
scène.
Tout le monde se fige, serre les



(Photo Grano.)

C'est une robe de style aussi belle
que celle-ci qu'Annie Ducaux a dû
sacrifier à l'orage.

est sa robe et ses bas, et sa coiffure.
Et elle grelotte... Lorsque quelqu'un en-
tre sur le plateau, revenant du de-
hors.

— Qu'est-ce qu'il tombe, fait-il en
s'ébrouant.

— A qui le dites-vous, dit Annie Du-
caux.

Et elle se précipite sous la chaleur
bienfaisante d'un projecteur à l'abri de
l'orage qui venait d'éclater sur Paris.

Gérard FRANCE.

UN SOIR A MALVENEUR

« Regardez-moi ce bloc de passé...
comme il est orgueilleux, comme il défie
le soleil. »

C'est ainsi que Philippe, jeune pein-
tre en vacances, ravi de l'occasion qui
lui fait connaître Monique Valory, lui
présente le château de Malveneur. Cette
jeune fille devra vivre désormais dans
l'atmosphère et sombre demeure qui abrite
des êtres unis par des liens familiaux,
mais caractérisés par des passions di-
verses.

Il y a là un savant, exalté par la
perspective d'une découverte proche,
une femme se mourant doucement dans
ce château qui est pour elle une prison,
et par contre, une autre farouchement
attachée à sa terre, galopant par monts
et par vaux sur son ailezan favori.

Sur eux tous, pèse une obscure fatis-
me. Malédiction sur Malveneur est-il
inscrit en tête de la légende consignée
sur un vieux manuscrit.

Ne chuchote-t-on pas, depuis des
siècles, que la malédiction divine s'abat-
tit sur un sire de Malveneur et sur sa
descendance, lorsque ce dernier osa se
servir de loups dressés à des fins cyné-
gétiques.

Ce soir-là, une vieille femme, au re-
gard mort, ouvre une fenêtre du châ-
teau : C'est Marianna, la servante
sourde et muette. Elle fait un signe...
Elle a fait signe à la fatalité...

Réginald de Malveneur sera-t-il tenté
par le diable comme le fut son ancêtre ?
Nous saurons cela grâce à Madeleine

Sologne (Monique Valory), Pierre Re-
noir (Réginald Malveneur), Gabrielle
Dorziat, Marcelle Génat (Marianna),
Michel Marsay (Philippe), Louis Salou,
Yves Furet et Jo Dervo, lorsque Guil-
laume Radot réalisera pour « L'Union
technique Cinématographique », *Le
Loup des Malveneur*, sur un scénario
original de Francis Vincent-Bréchi-
gnac qui signe les dialogues avec Jean
Féline.

J. F.

CONCOURS DU COURS MOLIERE

Les concours de fin d'année du
Cours Molière, que Tonia Navar dirige
avec tant d'éclat et de dévouement,
ont révélé à l'attention quelques
excellents éléments appelés à faire
leur chemin sur les planches.

Une assistance brillante et nombreuse
assistait aux débuts de tous ces jeunes
gens qui montaient sur la scène pour
la première fois ainsi que le signala
M. André de Fouquières au cours d'une
agréable allocution.

Le jury, présidé par Henri Varna,
réunissant MM. Jacques Hébertot, Max
Frausel, Gilbert Dupé, André Le Bret,
Jean Laurent, André Trèves, Mlle Suzy
Mathis et le signataire de ces lignes,
il décerna les récompenses suivantes :
1^{er} prix de tragédie : René Milan et
Bernard Dumaine ; 1^{er} prix de comédie
(femmes) : Marie Olinika, Raymonde
Haoury et Claudine Darnor ; 2^e prix :
Suzette Destrée, Micheline Sylva, Si-
mone Grandier ; accessits : Adrienne
Alain, Annette Thierry, Dauvray ; 1^{er}
prix de comédie (hommes) : Claude
Mouroux et André Delaunay ; 2^e prix :
Denis Darno et Jacques Sylvain ; acces-
sits : Pierre Delort et Michel Roux ;
1^{er} prix de music-hall : Michel Roux.

Ce qu'il faut retenir de ce concours,
c'est qu'il fut dominé par l'incontestable
talent et le bel éclat de Marie Olini-
ska, grande triomphatrice de la jour-
née, qui sera, demain, une brillante
comédienne. Par ailleurs, il est dom-
mage que Suzette Destrée et Denis
Darno qui ont tous deux une person-
nalité intéressante n'aient pas été
mieux classés et que Jacques Barnier
ait été oublié. Ils prendront leur revan-
che l'an prochain.

C'est promis.

D. D.

COURS CINÉMA (ENGAGEMENTS ASSURÉS)
STUDIOS NOEL, 11, Fg St-Martin - Bot. 81-18

JULES BERRY le diabolique

(Suite de la page 3)

Des doigts nouveaux, longs, souples
comme ceux d'un pianiste. Des doigts
qui parlent quand Jules Berry garde le
silence. Ils commandent, affirment, s'é-
tonnent. Ils sont rarement repliés sur
eux-mêmes. On leur reprocherait plutôt
d'être trop ouverts. S'ils saisissent,
c'est sans avidité, sans rapacité, et c'est
pour s'ouvrir aussitôt. Doigts de pro-
digue. C'est ce qu'il y a de moins dia-
bolique en Jules Berry. Prodigue ? N'a-
t-il pas, un matin, acheté un hôtel par-
ticulier et une superbe voiture de mai-
tre. Le soir, les doigts avaient tout
lâché au jeu et tout perdu. Il n'avait
plus ni hôtel ni voiture.

Mais, certains soirs, le diabolisme de
Jules Berry abandonne son visage. Ses
traits se dérident, se reposent, s'adou-
cissent. C'est le bonheur. Jules Berry
est avec sa femme, Josseline Gaël. Il est
amoureux comme jamais il ne l'a été.
Il connaît le meilleur de l'amour.
Non, décidément, cet homme voué
qui remontait tout à l'heure les
Champs-Élysées, ne s'appelait pas Jules
Berry. Ce n'était pas lui.

Jules Berry ne peut pas vieillir.

J. R.

Notre courrier

Jacqueline. — Jean Chevrier
n'habite pas à l'adresse que vous in-
diquez. Il est actuellement à Paris et
il est engagé à la Comédie-Française.
Pour avoir le numéro du 12 septem-
bre de *Ciné-Mondial*, il vous suffit de
nous envoyer quatre francs en tim-
bres-poste.

Loulou à sa Danielle ou Danielle
mon étoile, Amiens. — Vous aimez
tant que ça les étoiles et Danielle
aussi par-dessus le marché. Vous
n'avez pas eu de chance avec le con-
cours des sept jeunes filles, mais ne
vous inquiétez pas, vous vous rattraperez.
Nous avons bien transmis
votre lettre à Danielle Darrieux et
espérons que vous avez reçu une
réponse. Devinez vous-même si
Claude Sunlight est un monsieur ou
une dame et écrivez-le moi !

Signature illisible, Nantes. — J'es-
père que mes réponses vous permet-
tront de vous reconnaître, car vous
avez omis de me mettre votre pseudo
et, d'autre part, votre signature est
illisible. Comment voulez-vous qu'on
prenne des cours de diction par cor-
respondance. Pour moi, cela me pa-
rait une chose impossible.

Un admirateur du septième art. —
(Ils sont nombreux, tant mieux pour
nous...) Certainement, vous pouvez
recevoir un abonnement de *Ciné-
Mondial* à Rennes, et votre lettre a
bien été transmise à Henri Decoin
comme vous nous l'avez demandé.

Une fervente du cinéma. — Les
principaux films de Raymond Rou-
leau sont : *Premier Bal*, *Confit*, *Le
Duel*, *Coup de Feu*, *Drame à Shan-
gai*, *L'affaire Lafarge*, *Mam'zelle Bo-
naparte*. Il a tourné dernièrement *Der-
nier Atout*. Vous pouvez recevoir une
photo dédicacée de Danielle Darrieux
et Raymond Rouleau, vous n'avez
qu'à nous envoyer 10 francs en tim-
bres-poste ou en mandat, à votre
choix, par photo et nous vous les
ferons parvenir.

Jean Redon. — Vous aurez tous les
renseignements concernant la techni-
que du cinéma à l'École de Cinéma,
81, rue de Vaugirard.

Vive la joie, vive l'amour et vive
« *Ciné-Mondial* ». — A présent, il ne
vous reste plus rien à désirer. Il ne
nous est pas possible de donner le
cachet, même approximatif, que les
vedettes reçoivent pour tourner un
film. *Nuit de Feu* a été tourné moitié
dans la métropole, moitié en Algérie.
Les principaux films de Michèle Mor-
gan qui a abandonné la France, à
part ceux que vous citez, sont :
Orage, *Le Récif de Corail* et *Les Mu-
siciens du Ciel*. Pour l'autre artiste,
il nous est impossible de vous en
parler. Encore un peu de patience
pour le concours du couple idéal.
Vous comprendrez que l'importance
même de ce concours demande un
certain temps.

Toujours swing. — Il n'y a pas à
dire, c'est une épidémie. Il m'est ab-
solumment impossible de répon-

dre aux questions que vous me po-
sez, l'artiste dont vous nous parlez
n'étant pas en France actuellement.

Une lectrice. — Avec ce pseudo, je
ne pourrais jamais vous reconnaître
parmi les autres. Je suis au plus
grand regret de vous dire qu'il m'est
impossible de vous donner les ren-
seignements que vous me demandez,
car l'artiste dont vous me parlez
n'est pas en France actuellement.

Espoir et gaité. — Ça pourrait se
chanter !... G. W. Pabst est, en effet,
établi en Allemagne. Il vient de tour-
ner le film *Comédiens* qui a été pri-
mé à Venise. Si vous désirez lui
écrire, vous n'avez qu'à nous envoyer
votre lettre sous double enveloppe
timbrée. Il n'y a pas de règles gé-
nérales concernant la correspondance
des artistes. Certains répondent eux-
mêmes, d'autres font répondre.

J'ignore si Tino Rossi répond lui-
même. Les artistes font encore des
tournées dans les villes de France,
témoin Jean Tranchant qui a effectu-
é un cycle complet. Tino Rossi est
venu, puis reparti pour la zone non
occupée.

ON REBAPTISE UN FILM



THÉÂTRE des MATHURINS
Marcel Herrand et Jean Marchat

DIEU EST INNOCENT
de Lucien FABRE

T. l. s. à 20 h. sauf mar. Mat. sam. dim. à 15 h.

« L'Appel du Bled » (ex « Fem-
mes de bonne volonté »), scénario
et mise en scène de Maurice
Gleize. Production générale fran-
çaise cinématographique, distribué
par H. F. P. C., avec Madeleine
Solagna, Jean Marchat, Pierre Re-
noir, Gabrielle Dorziat, Jacques
Baumer, l'acteur arabe Aïssa,
Pierre Magnier et Aïmos.

100% Actualité
ACTU
PARAIT LE DIMANCHE
DANS TOUTE LA FRANCE
16 PAGES • 3 FRANCS

Ciné-



Dans ce numéro :
JULES BERRY
le diabolique

mondial

**TOUS
LES VENDREDIS**

4^F.

N° 48 - 24 Juillet 1942

Marie Déa qui
reste toujours
une artiste au
jeu très pur.

Photo Harcourt.

